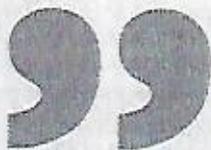




Pourquoi étais-je toujours en retard à la conférence, moi qui ne le suis presque jamais? Il y avait une sorte de brioche devant Cabu. Wolinski dessinait sur son carnet tout en regardant d'un air amusé tel ou tel intervenant. En général, il dessinait plutôt une femme, plutôt nue, aux ton-

on se dérouille le corps, mais, quand la sauce prenait, l'imagination suivait. Elle avait assez de mauvais goût pour ne nous épargner aucune de ses conséquences.

Page 50



et vu apparaître, sous la table, de l'autre côté, près du corps de Bernard, deux jambes noires et un bout de fusil qui flottaient plus qu'ils n'avançaient. J'ai fermé les yeux, puis je les ai de nouveau ouverts, comme un enfant qui croit que nul ne le verra s'il fait le mort; car je faisais le mort.

Pages 77-78



Entre les morts



J'étais couché sur le ventre, la tête tournée vers la gauche, c'est donc l'œil gauche que j'ai ouvert en premier. J'ai vu une main gauche ensanglantée sortant de la manche de mon caban, et il m'a fallu une seconde pour comprendre que cette main était la mienne, une nouvelle main, taillée sur le dos et découvrant sa blessure entre deux articulations dites métacarpo-phalangiennes, celles de l'index et du majeur. Ce sont des mots que j'ai appris ensuite, parce qu'il m'a fallu apprendre à nommer les parties du corps blessées, les soins qu'on leur apportait et les phénomènes secondaires qui s'y développaient. Les nommer, c'était les apprivoiser et pouvoir vivre un peu mieux, ou un peu moins mal, avec ce qu'ils désignaient. L'hôpital est un lieu où chacun, en paroles comme en actes, a pour mission d'être précis.

La voix de celui que j'étais encore m'a dit: «Tiens, nous sommes touchés à la main. Pourtant, nous ne sentons rien.» Nous étions deux, lui et moi, lui sous moi plus exactement, moi lévitant par-dessus, lui s'adressant à moi par-dessous en disant nous. L'œil est passé sur la main et il a vu au-delà, à un mètre, le corps d'un homme allongé sur le ventre dont j'ai reconnu la veste à carreaux et qui ne bougeait pas. Il est remonté jusqu'au crâne et il a vu entre ses cheveux la cervelle de cet homme, de ce collègue, de cet ami, qui sortait un peu du crâne. Bernard est mort, m'a dit celui que

j'étais, et j'ai répondu, oui, il est mort, et nous nous sommes unis sur lui, sur le point de sortie de cette cervelle que j'aurais voulu remettre à l'intérieur du crâne et dont je n'arrivais plus à me détacher, car c'est par elle, à ce moment-là, que j'ai enfin senti, compris, que quelque chose d'irréversible avait eu lieu.

Combien de temps ai-je regardé la cervelle de Bernard? Assez longtemps pour qu'elle devienne une partie de moi-même. J'ai dû faire un effort pour m'en détourner et tourner la tête vers l'autre côté, vers mon autre bras. Ce fut très lent. Je ne crois pas que nous étions d'accord, celui d'avant et moi-même, sur la nécessité et la nature de ce mouvement. Il y avait débat. Celui d'avant ne voulait pas découvrir les conséquences de ce qui avait eu lieu, il était assez sage pour deviner que les mauvaises nouvelles peuvent attendre lorsque les bonnes ne viennent pas les tempérer, mais il était bien obligé de suivre celui qui les vivait, il n'avait pas la main, il s'éteignait peu à peu sans le savoir dans la conscience nouvelle qui, comme d'un sommeil confondu avec l'existence, émergeait.

J'ai tourné la tête très lentement, de nouveau comme si le tueur était là: comme un enfant qui continue de faire le mort après le départ des méchants qui le cherchent et qui ne peut s'empêcher de regarder à travers ses doigts ce que, s'il était mort comme il feint de l'être, il ne pourrait voir: les morts autour de lui, après l'attaque.

J'ai vu devant moi les jambes d'un homme qui ne bougeait pas et que j'ai cru mort, lui aussi, alors qu'il ne l'était pas: c'était Fabrice [Nicolino,

journaliste]. Comme moi jusque-là, il faisait sans doute le mort ou il attendait le coup de grâce, ou il flottait dans cet espace qui n'était pas encore tout à fait un univers de douleur. Ma tête a continué de tourner et elle s'est posée doucement sur la joue gauche. J'ai vu que la manche du caban de mon autre bras, le droit, était déchirée, puis j'ai vu l'avant-bras fendu du coude au poignet. «Comme par un poignard», a dit celui qui n'était pas tout à fait mort, et il a vu un poignard à la Rambo, long, dentelé, bien aiguisé. (...) J'ai tourné la langue dans ma bouche et j'ai senti des morceaux de dents qui flottaient un peu partout. Après quelques secondes de panique, celui qui n'était pas tout à fait mort a pensé, «Tu as la bouche pleine d'osselets», et il a revu toute son enfance à travers les parties d'osselets, jouées dans des chambres ou dans des tas de poussière. Puis les dents ont remplacé les osselets, chacune avait son histoire liée depuis vingt-cinq ans à mon dentiste, nous avions vieilli ensemble et, ai-je pensé, il avait fait tout ce boulot pour rien. La panique est revenue et j'ai préféré tout oublier, les osselets, les dents, le dentiste, parce que je n'étais pas assez vivant pour retomber tout à fait en enfance ou dans ma jeunesse, dans la vie qu'on mord à pleines dents, expression qui prenait un sens comique au moment où je perdais les unes en ayant failli perdre l'autre, pas assez vivant ni assez mort pour affronter ce qui m'attendait.

Pages 84-86

